

Nos regards détournés

Rosalie Lessard

Number 332, Fall 2021

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/96812ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Lessard, R. (2021). Review of [Nos regards détournés]. *Liberté*, (332), 60–61.

Nos regards détournés

Rosalie Lessard

Valérie Lefebvre-Faucher
Promenade sur Marx
Du côté des héroïnes
Remue-ménage, 2020, 76 p.

India Desjardins
Mister Big
ou la glorification des
amours toxiques
Québec Amérique, 2021, 188 p.

Ce printemps, en lisant *Promenade sur Marx* et *Mister Big* ou la glorification des amours toxiques, je me suis souvent imaginée à table, en train de discuter avec des amies. Qu'est-ce qui a dessiné, en moi, la scène familière du repas et de la conversation partagés? Est-ce le ton complice, analytique, bienveillant, un brin humoristique de ces essais? Le cadre de ma rêverie était tantôt la salle à manger animée de la famille Marx, tantôt un restaurant branché de Manhattan, où je rejoignais le quatuor d'amies de la série *Sex and the City* pour un brunch dominical. Tant de valeurs séparent les cercles de convives que nous font fréquenter India Desjardins et Valérie Lefebvre-Faucher [cette dernière signe un article dans le présent numéro de *Liberté*, ndlr]. Pourtant, dans mon esprit, leurs tables se sont plus d'une fois collées l'une à l'autre, Eleanor Marx s'adressant à Carrie Bradshaw aussi librement qu'Artemisia Gentileschi aurait pu le faire avec Emily Dickinson dans *The Dinner Party*, l'œuvre féministe de Judy Chicago, qui rassemble en un banquet une trentaine de femmes importantes dans l'histoire de la civilisation, que la lorgnette patriarcale a fait tomber dans l'oubli ou la marge.

Cette œuvre, Lefebvre-Faucher l'évoque à plusieurs reprises dans son essai. La « cartographie de l'invisible » qu'opère Chicago l'émeut. Peut-être parce que scruter, explorer et baliser l'invisible, c'est aussi son projet à elle. *Promenade sur Marx* s'intéresse en effet à l'effacement des femmes dans l'histoire des idées, et ce, à partir d'une enquête sur la communauté féministe qui a participé à la construction du savoir marxiste. Dans son livre, Desjardins s'intéresse plutôt à l'invisible qui naît d'un regard manipulé, empêché par nos « angles morts », par nos « conditionnements », par tout ce qui crée une « distorsion dans notre perception ». À partir d'une relecture critique de la série *Sex and the City*, elle examine comment la culture du viol assure sa pérennité à travers des objets culturels qui font porter à la violence psychologique le masque de l'amour.

Lorsqu'elle nous présente la plus jeune fille de Marx, Lefebvre-Faucher note : « Quand on parle d'Eleanor [Tussy Marx], il semble de mise de s'étonner de sa vie amoureuse tragique, comme s'il était exceptionnel qu'une femme audacieuse et créative, une militante pour la justice et la liberté, puisse accepter dans son intimité violence et humiliation. Je m'étonne quand même de l'étonnement des historiens. » Cet « étonnement », les historiens dont parle Lefebvre-Faucher l'auraient sûrement ressenti si on leur avait demandé de contempler, avec Desjardins, le parcours de Carrie Bradshaw, personnage principal de *Sex and the City*, une brillante chroniqueuse, « audacieuse et créative », qui « accept[e], dans son

intimité, violence et humiliation ». Desjardins s'en étonne aussi, mais comme une « historienne » qui aurait ouvert les yeux sur la réalité des violences faites aux femmes. Avec ce nouveau regard, post-#MeToo, que raconte *Sex and the City*? se demande-t-elle. Un magnat des affaires, puissant et narcissique, entraîne Carrie dans une relation toxique qui débute par du *negging*, se développe dans une ambiance de *gaslighting* et de contrôle, génère un sentiment d'invalidation, de la confusion, de la souffrance, de la dépression et une violence réactionnelle, avant de se conclure sur une fin heureuse qui envoie le message que « non veut dire oui ».

Comme l'indique le titre de son essai, Desjardins attaque précisément la représentation, dans les comédies romantiques, du « prince charmant », dont elle dénonce la masculinité toxique. À ses yeux, cet archétype incarne trop souvent l'idée « qu'être méchant est une preuve d'amour », comme on l'apprend dès la maternelle aux fillettes se faisant verbalement agresser par leurs camarades de classe : « C'est parce que tu lui plais qu'il t'embête. » Avec mordant, elle analyse non seulement le cas de Mister Big, mais aussi celui du roi de la pop Justin Timberlake, qui se réjouit de la mort « méritée » de son ex dans une chanson, ou de ce « prince [du film *Sixteen Candles*] qui préfère violer



les filles qui sont gentilles avec lui ». Déconstruire les mythes et les idées reçues associées au prince l'amène à espérer « qu'on tourne les projecteurs vers ceux qui nous traitent en égales ».

Celle qui avoue avec courage et lucidité avoir vécu puis glorifié dans son premier roman un amour toxique en appelle à une plus grande conscientisation des créateur-trices à l'égard des violences, qui permettrait de changer les récits et, ultimement, d'éviter les violences parce qu'on pourrait les détecter et s'« en protéger dans la vraie vie ».

Loin d'être naïve, la réflexion de Desjardins tresse avec doigté et nuance les liens unissant l'art, l'imaginaire et la vie. L'éclairent toutes sortes de lectures (Platon, Virginia Woolf), un échange avec des psychologues, des entretiens avec des scénaristes (Greta Gerwig, Charlie Kaufman) et des études sur l'incidence de la violence des représentations (au cinéma, dans les jeux vidéo). L'essayiste admet ainsi volontiers que la culture ne peut être uniquement mise en cause, mais souhaite qu'on apprenne à critiquer les œuvres et à voir ce qu'elles représentent de façon consciente, afin « [q]u'on ne trouve plus romantiques des histoires qui nous tourmentent ». Pour ce faire, Desjardins dépeint la société patriarcale qui les génère en abordant des questions aussi diverses que la parité, le plafond de verre, le test de Bechdel, l'écriture des femmes et le dénigrement de la culture des adolescentes. En ressort un essai intime et politique, qui « exprime une soif de plus ».

Promenade sur Marx communique plus qu'une soif, un souhait ou un espoir, « exig[ean]t une version plus juste de l'histoire ». Lefebvre-Faucher nomme très clairement sa colère, dès les premières lignes de son texte, une colère qu'elle dirige vers elle-même, mais qui se tourne par la suite du côté des historiens et de « quelques institutions littéraires » qui organisent la mémoire collective à la façon des scénaristes dont parlait Desjardins : suivant des pratiques patriarcales privant les femmes d'une compréhension claire de leur vécu ou privant les femmes de leur vécu.

C'est l'invisibilisation des femmes dans l'histoire des idées et des lettres qui fonde la colère essentielle de Lefebvre-Faucher. « Personne ne nous enseigne ça, à la base, que les femmes écrivent », note-t-elle, pour ensuite expliquer pourquoi elle ne s'est pas étonnée plus tôt qu'on ignore les biographies, les idées et les luttes de Jenny, Laura, Jennychen et Eleonor Marx, l'épouse et les filles de Karl Marx, qui ont pourtant contribué à la construction et à la diffusion d'un savoir philosophique : « il est évident qu'une pensée de l'ampleur du marxisme a dû compter à la base sur un réseau du tonnerre. Et dans ce groupe qui a transformé le monde par ses idées notamment féministes, il y avait, ben oui, des femmes ».

Son petit livre rouge les fait revivre avec passion, l'une après l'autre, sans jamais gommer leur pluridimensionnalité. Leurs travaux politiques y côtoient leurs vies amoureuses et leurs tâches familiales sans qu'on sente de jugement hiérarchisant ces divers enga-

gements. J'aime particulièrement la façon chaleureuse dont l'essayiste parle des femmes qui composent la communauté Marx – comme s'il s'agissait de la sienne, de sa famille, de son ascendance. J'aime qu'elle souhaite à Jenny « quelques amants sympathiques », qu'elle prenne le parti de Lenchen, la domestique et concubine de Marx, et qu'elle s'offusque des incohérences du penseur, qui reproduit une prédation sexuelle bourgeoise. J'aime qu'elle dise de la biographe Rachel Holmes qu'« elle se pose [s]es questions avant [elle] ». J'aime qu'elle reconnaisse en Eleanor, la benjamine, « [u]n mythe sans statue, de la densité de Woolf ou Bersianik, qui pourrait bien rester en [elle] comme une grand-mère disparue, irremplaçable ». Lefebvre-Faucher fait ainsi plus que « cartographier l'invisible », elle fait résonner ces vies en elle, les maille à son histoire et à son identité, et cela a, à mes yeux, quelque chose de très émouvant, de réparateur.

« La promeneuse est une caravane », écrit l'essayiste, rappelant comment « [é]crire se fait à plusieurs ». Reconnaître l'apport des camarades et des inspiratrices, c'est ce qui n'a pas été fait par les historiens et ce qui révolte Lefebvre-Faucher : « Mais ce qui étonne tout de même c'est le portrait de Karl seul dans son cadre. Marx, c'est aussi le nom de toute une bande. Une bande joyeuse, solidaire, drôle et idéaliste, passionnée de littérature et tenant tête à toutes les autorités. Une bande féministe. » Cette absence de reconnaissance a pour conséquences un arbre généalogique intellectuel tronqué et une vision étriquée, mythifiante du travail de la pensée : on retient Marx plutôt que sa bande, l'étoile plutôt que la constellation, l'arbre plutôt que la forêt. Or « [l]a philosophie est une forêt », remarque judicieusement l'essayiste, en une formule aux accents écoféministes, aussi poétique que généreuse, qui pourrait bien traduire l'idée phare de cet essai. Les liens d'interdépendance complexes constituant l'écosystème Marx découlent d'un amour qu'il reste encore à déposer sur un socle, en remplacement du génie individuel.

Dans un épisode de *Sex and the City*, Carrie émet l'idée que « nos amies sont nos véritables âmes sœurs ». Desjardins file ce rêve en conclusion de son essai, lorsqu'elle réécrit la fin de la série pour libérer l'héroïne de son conte de fées toxique : cette autre fin, si touchante, prend la forme de retrouvailles amicales – quatre alliées réunies dans cette ville qu'elles aiment comme une cinquième comparse. Tendant la main à Stéphane Martelly et à ses « amies de Remue-ménage », Lefebvre-Faucher me semble aussi témoigner, dans son livre, d'une grande foi en la sororité. Mais l'admiratrice de Marx va plus loin : « L'amitié est révolutionnaire. Elle permet la curiosité par-delà les différences, la solidarité dans le désaccord. » Ainsi l'autrice de *Promenade sur Marx* croit-elle l'amitié femme-homme capable d'abolir certaines inégalités, et les violences qui en résultent, en rassemblant, autour d'une même table, des sœurs et des frères uni-es dans leur refus de détourner plus longtemps le regard de l'invisible. L